

TRADUCTION ET COMMENTAIRE D'UN TEXTE LATIN
ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

J. Elfassi, B. Poulle, S. Van der Meeren, G. Van Heems

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

Il est toujours agréable de commencer un rapport en soulignant les progrès accomplis par rapport à l'année précédente. En l'occurrence, ce deuxième cru de la nouvelle épreuve de latin, qui associe une version à un commentaire littéraire, est nettement meilleur que l'an dernier. Si les copies moyennes sont malheureusement encore trop nombreuses, la proportion de copies très faibles tend à se réduire, et surtout on voit apparaître un véritable peloton de tête : le jury a eu le bonheur de lire des copies vraiment remarquables, et il n'a pas hésité à accorder à la meilleure d'entre elles la note de 19,5.

La version, sans être difficile, exigeait une certaine attention à la syntaxe. La première phrase n'a généralement pas posé de gros problèmes, mais un nombre étonnamment élevé de candidats a confondu *milibus* avec *militibus*. Dans la deuxième phrase, la faute la plus grave a consisté à rapprocher *ingredienti* de *legati*. Dans la troisième et la quatrième, beaucoup de copies ont traduit *populatio* par le faux-ami « population ». Les deux dernières phrases étaient les moins faciles et, logiquement, ce sont celles qui ont le plus gêné les candidats. Dans le discours du consul, *tyranni* est le complément de *signum* qui est précisé aussi par *erga nos* ; *inter omnes constat* est une principale introduisant la proposition infinitive *ipsum talem esse, talem* annonçant la consécutive *ut... cogitandum sit* ; dans cette dernière subordonnée, il fallait voir que *nobis* était un datif complément d'agent de *cogitandum*. Dans la dernière phrase, c'est la portion *ueniendique... se faceret* qui a suscité le plus de contresens : une analyse attentive obligeait pourtant à faire de *ueniendi* un complément de *potestatem* et semblablement à rapprocher *loquendi ac purgandi* de *copiam* ; une fois réalisé ce premier défrichage, on ne pouvait qu'associer *ad eum* à *ueniendi* et *se* à *purgandi* (surtout pas à *faceret*, ce qui rendait la phrase impossible à construire).

L'ensemble du texte a été compris, au moins dans ses grandes lignes, par la plupart des candidats. Quelques-uns ont cru voir dans ce texte une victoire de Moagétès, qui aurait réussi à corrompre le consul (pourtant la fin du chapitre était donnée en traduction !), mais de tels contresens massifs furent heureusement très rares. La majorité a bien vu que le passage opposait le monde barbare au monde romain, symbolisés ici par Moagétès et par Vulso ; malheureusement un trop grand nombre de candidats s'est arrêté là, sans voir les spécificités de l'extrait proposé. Il fallait dire, par exemple, que Moagétès n'était pas n'importe quel « barbare » : c'est un « Oriental »,

caractérisé par sa mollesse, sa veulerie ; un autre poncif qui caractérise souvent les « Orientaux » est la richesse, ici associée à l'avarice. Le texte comportait aussi une dimension politique, avec un contraste bien marqué entre le « consul » (Vulso n'est pas désigné autrement dans ce texte) et le « tyran » Moagétès.

Cependant, bien que cette analyse « idéologique » du texte fût indispensable, elle était insuffisante si elle ne s'appuyait pas sur une analyse précise du texte. Nous voulons le dire avec insistance : le commentaire qui est demandé dans cette épreuve est un commentaire *littéraire*. En particulier, il doit constamment se référer au texte latin, en le citant en latin et en traduisant les citations. On a scrupule à rappeler de telles évidences, mais la traduction donnée doit correspondre au passage cité, ce qui est un minimum ! Rappelons aussi que l'usage est de citer les noms latins au nominatif, et que cet usage vaut non seulement pour les noms propres (« le consul envoie C. Helvius »), mais aussi pour les noms communs et les adjectifs (« Moagétès est qualifié d'*infidus* »). Continuons dans les remarques formelles en incitant les futurs candidats à ne pas allonger exagérément leur commentaire : au-delà de dix pages, l'expérience montre que la longueur est presque toujours signe de verbosité voire de vacuité. Le jury attache aussi une grande importance à la correction du français, aussi bien dans la version que dans le commentaire. Certaines analyses témoignent d'une grave méconnaissance non seulement de la grammaire latine, mais même de la grammaire française : ainsi, plusieurs copies ont interprété l'usage du pronom « on » dans le premier paragraphe (« on atteignit... on prit... on arriva ») comme une preuve du « parti pris » de Tite-Live, qui se serait « impliqué personnellement » dans son récit. Outre que les longs développements sur la prétendue « objectivité » ou « subjectivité » de l'historien étaient hors sujet, une telle affirmation suppose que les candidats n'ont pas lu le texte latin (où sont employés le passif impersonnel et la troisième personne du pluriel), mais – plus grave encore – qu'ils ignorent la polyvalence du « on » français, qu'ils semblent considérer comme un synonyme de « nous ».

Commenter un texte, c'est d'abord s'attacher à sa dynamique : en l'occurrence le jury avait grandement aidé les candidats de cette année en découpant le passage en trois parties correspondant aux trois articulations du texte (précisons, pour les candidats des années à venir, que le jury n'est nullement contraint à un tel découpage : en isolant l'extrait à traduire, il fractionne de fait l'ensemble du texte en deux ou trois parties, mais ce fractionnement ne correspond pas nécessairement à la structure logique de l'ensemble). Le premier paragraphe, avec ses nombreux toponymes, crée une atmosphère exotique (la référence à l'Indos peut faire penser à Alexandre le Grand), mais suscite aussi un effet d'attente : qui est donc ce « tyran » si menaçant ? On attend une scène de bataille et finalement, c'est à une scène de comédie qu'on a affaire. Il est dommage que trop peu de candidats aient pensé à adopter un commentaire linéaire, qui était bien adapté à ce genre de texte. Rappelons que le jury ne manifeste aucune préférence pour le type de commentaire : il

souhaite simplement que les commentaires linéaires ne sombrent pas dans la paraphrase et les redites, et que les commentaires composés restent attentifs au détail du texte.

De fait, – nous ne nous lasserons pas de le répéter –, il faut analyser le texte avec précision. Dire que le premier paragraphe crée un effet d'attente est une bonne chose, mais il faut expliquer comment Tite-Live parvient à susciter cette attente : les phrases courtes, l'abondance de repères temporels et spatiaux, la place de tous les verbes en fin de proposition rappellent le « style administratif » de César, et comme dans les *Commentaires* les indications sur l'avancée des troupes laissent présager une bataille importante à venir. Autre exemple : un assez grand nombre de candidats a vu, de manière pertinente, que les propos de Vulso sont rapportés au style direct alors que ceux de Moagétès sont au style indirect, comme si le barbare était indigne de voir ses paroles reproduites. Mais très rares ont été ceux qui ont réellement analysé les propos du consul, beaucoup se contentant de les caractériser par des formules vagues comme « le talent rhétorique de Vulso ». En réalité, Vulso ne fait pas vraiment preuve de rhétorique, – ou alors il s'agit d'un emploi paradoxal du mot « rhétorique » pour qualifier des discours qui sont délibérément pauvres en effets rhétoriques. Le général romain est plus soldat que rhéteur : il ne s'embarrasse guère de circonlocutions ; ses phrases sont relativement brèves, avec peu de subordonnées, et même si la phrase *ipsum... cogitandum sit* comporte une structure syntaxique plus complexe que les autres, cette syntaxe est relativement lourde.

La brutalité que Tite-Live prête à Vulso incite d'ailleurs à s'interroger sur l'image que l'historien pouvait avoir de lui et celle en tout cas qu'il cherche à transmettre au lecteur : beaucoup de candidats ont interprété ce texte en termes manichéens, jugeant que Moagétès était dépeint en termes très péjoratifs et Vulso de manière très positive. En réalité, l'opposition entre le tyran et le consul ne devait pas être interprétée de façon trop simpliste, et le jury a apprécié les copies qui ont su faire preuve de nuances : il est difficile de lire dans ce texte autre chose que du mépris pour Moagétès (mépris mais non pas « haine » comme l'ont écrit quelques candidats), mais il est peut-être excessif d'y voir de l'« admiration » pour Vulso. Certains ont su voir, avec finesse, que dans ce texte le consul remporte une bataille... qu'il n'a pas vraiment menée, puisque précisément il n'y a pas eu de bataille entre Moagétès et l'armée romaine.

Le jury ne tient pas à imposer une interprétation univoque du texte et il a apprécié, au contraire, les copies qui ont fait preuve de jugements nuancés. Cette nouvelle épreuve est difficile, elle est peut-être même plus difficile que la version seule, car elle oblige à avoir à la fois une connaissance précise du latin et une grande finesse littéraire : ceux qui n'ont pas ces deux qualités peuvent difficilement y obtenir de bons résultats. Au contraire les meilleurs peuvent y briller, et c'est ce qu'a montré ce cru 2010. Sept des nouveaux normaliens ont passé l'épreuve de traduction-commentaire de texte en latin ; un de ces sept reçus a eu 13,5 (ce qui est déjà une bonne note), et les six autres ont

eu entre 16,5 et 19,5. Corollaire : aucun candidat ayant obtenu moins de 13,5 n'a réussi à entrer à l'École Normale. Est-il nécessaire de fournir une meilleure preuve de l'importance de cette épreuve dans la réussite finale ?